

Folk ♦ Troisième disque vibrant de la chanteuse américano-mexicaine. Lhasa, le rêve éveillé

LHASA DE SELA
CD: Lhasa (70r ou tard),
A l'Olympia le 19 octobre.

Sortie de la pénombre enchanée des bars en 1997, Lhasa de Sela rencontre d'abord le succès avec *Lalorna* - *la pleureuse*. 2004 voit revenir la jeune Américano-mexicaine avec un album trilingue, *The Living Road*. Il a fallu attendre ce mois de mai pour découvrir Lhasa, l'album. Le troisième, le sien, s'est guetté le titre, comme je le fais toujours, précisée-elle d'emblée. Il n'est pas venu. Et puis, comme je voulais produire moi-même ce disque, quand j'ai vu que je pouvais y arriver, il m'est apparu évident de le nommer comme ça. *Cet album, c'est juste moi, avec mes limites*. Des limites, sa voix abimée de s'être trop donnée avait besoin de s'en fixer, obligeant l'administratrice de Kurt Cobain à revenir sur sa conception de la générosité.



Lhasa en 2008 à Montréal, où elle vit. PHOTO RYAN MOREY

«*Soit de lenteur*». Le résultat met à nu une certaine fragilité jusque-là pressentie, faisant de son disque comme une bande originale de fêtes, à la croisée des modes nordiques et hispaniques. Plus mélancolique, mais moins triste. Plus gai, mais moins passionné. Plus hypnotisant encore.

«*Je crois que je suis plus serene, plus enracinée, plus confiante*», poursuit Lhasa. Même la célébrité ne l'angoisse plus: «*Vous voyez, c'est comme une femme qui a un amoureux. Elle peut soit se dire: "J'aimerais maintenant, mais après?" Elle se lève avant lui, se maquille, se dit qu'il ne faut pas qu'il voie le moche en elle. Ou alors elle a confiance en elle, et sait que cette personne l'aimera encore. Ça peut être très simple, en fait.*» Une jolie métaphore pour celle qui voit son métier comme l'art de raffiner [sa] relation avec [son] inhibition, face au monde et à son rythme fou. Lhasa oppose aujourd'hui une *soif de lenteur, de simplicité, de sérénité*. À l'occasion de son passage à Paris, elle loge la petite famille de l'album en banlieue verte et aphone, le visage illuminé à l'idée

d'habiter quelques jours le studio La Frette, émerveillée devant la console qui enregistrera *les Marques de Brel*.

Lhasa est le fruit d'un processus bien différent de celui qui avait généré *The Living Road*, enregistré avec une nuée de musiciens différents - *déjàlement qu'ils ne se reconnaissent même pas* -, interprété en tournée avec d'autres. Cette fois-ci, la troupe est composée de deux filles et de trois garçons, Sarah Pagé et Joe

Grass d'abord, rencontrés grâce à l'ami et voisin Patrick Watson, et Miles Perkin et Andrew Barr, membres du même groupe, Super Little: «*Nous avons brisé la glace en musique, et très vite monté un spectacle de douze chansons, celles de l'album, détalé Lhasa. Fool's Good, la magnifique a été écrite avec Sarah Pagé, l'amie harpiste. Plus par une évidence: très naturelle*» d'unir leurs talents qu'en hommage à l'instrument qui accompagna l'enfance hippie

Cet album, c'est juste moi, avec mes limites.

de Lhasa et de ses sœurs (1)... On a essayé, et cet accompagnement ne faisait aucun doute. Comme si cette chanson existait depuis longtemps. J'avais l'impression de la connaître déjà.

Féline. Joué à domicile à Montréal, dans une salle de leur quartier de Mile End, repaire d'artistes d'angoisses ou bohèmes, comme dit Sarah Pagé, le spectacle devient album: «*On a vu, qu'il se passait quelque chose.*» Un quelque chose d'un peu indéfinissable, il faut bien l'avouer: des notes de guitare, harpe, contrebasse et pédal steel saupoudrées sur une voix tantôt sensuelle et féline, tantôt fêlée et triste, qui embarque dans son univers le temps d'un songe (*A Fish on Land*), d'une histoire, ou d'une lettre à l'être aimé... Romantique, doux, mûr et poi-

gnant, l'album apparaît comme l'image subliminale d'un petit bout de femme, amoureuse des dessins psy/chédéliques de Victor Hugo et des cafés de musées, qui a depuis repris la route. Le genre? *Je pensais que Fool's Good sonnait irlandais, on m'a dit country, je n'en ai jamais écouté... Je n'y ai pas pensé.* Sincèrement, nous non plus. On n'échouait pas une fois. Surtout quand elle le fait finalement très bien toute seule: *si j'ai pensé à un truc: on a dit de mon premier album que c'était de la musique mexicaine imaginaire. Alors, c'est la servante de la musique américaine trilingue.* Tel un opus composé par une version féminine de Peter Pan aux ongles rongés de petite fille entourée de ses amis du Pays imaginaire, *juste cinq personnes dans une pièce qui jouent de la musique ensemble, des enfants sans adulte... Ou alors c'était moi l'adulte?*

♦ AURELIA HILLAIRE
Lhasa, *La Route chante*, éditions Textuel, 2008.

Décès ♦ Le traducteur de «Crash!» avait 64 ans. Robert Louit, un passeur passe

La mort de son ami l'écrivain anglais J. G. Ballard, le 19 avril dernier, l'avait beaucoup affecté. C'est Robert Louit qui avait publié *Crash!* en France en 1974 et récemment traduit *Sauvagerie* pour Histran. Robert Louit le sut de si peu. Atteint d'un cancer, il est mort mercredi et sera inhumé aujourd'hui à 13h20 au Père-Lachaise. Né le 31 août 1944 à Pau, venu très jeune à Paris, Robert Louit mène des études d'anglais sans pourtant faire le choix d'enseigner. Cet esprit curieux et réflexif se consacre aux textes, à leur part vivante faite de critiques, de traductions et d'échanges avec les auteurs. Se disant lecteur avant tout, il aura été passeur sans jamais écrire lui-même. Il collabore avec sa femme Simone Arvous au *Magazine littéraire* dès sa création, en 1966, ils le quitteront en 2004 pour poursuivre pendant trois ans dans la revue *Transfuge*.

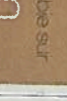
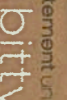
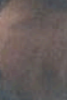
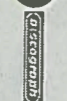
Critique insatiable, Robert Louit mène de grands entretiens avec son auteur favori, Jorge Luis Borges, et Adolfo Bioy Casares, J. G. Ballard bien sûr, Anthony Burgess, Denis Lehane... Passionné de science-fiction entre autres, il lance la collection «Dimensions SF» chez Calmann-Lévy en janvier 1973, dans laquelle seront publiés une cinquantaine de titres, avant de l'arrêter en novembre 1984. Il y publie alors Ballard, Philip K. Dick, Robert Silverberg, fait découvrir les Britanniques Ian Watson ou Christopher Priest et son *Monde inversé* et parle sur le premier roman du jeune Francis Berthelot, *la Laine noire d'Orton*. C'est lui qui m'a fait devenir *écrivain*, commente l'auteur français qui venait d'apprendre sa disparition au premier jour du festival des Imaginales, à Epinal. Juste après «Dimensions SF», Robert Louit lance «Ékole double» chez Denoël, une collection qui réunissait deux auteurs en un volume.

La SF n'était pas son seul domaine de prédilection. Robert Louit a traduit les derniers romans de Graham Greene, la correspondance de Robert Stevenson dans une édition de Michel Le Bris et les chansons de Bob Dylan, avec Didier Pennerle, sorties en octobre chez Fayard. Sous-titre de longue date, il s'était occupé de *Crash!* de Cronenberg, de *Scanner* de Richard Linklater (adaptation de *Substance morte* de Philip K. Dick qu'il avait traduit dès 1978) et en dernier lieu, avec Bernard Eisenschitz, *Dans la brume électrique* de Javerrier. Ses dernières lectures allaient vers Montresquieu et Sénèque.

♦ FÉDÉRIQUE ROUSSÉL

NOUVEL ALBUM

Movin'on
produit avec SLY & ROBBIE
"Son meilleur effort" Jamaican observer
"Superbe" New York Times



La sensation Soul Reggae
EN CONCERT
AU BATACLAN
LE 19 MAI
Télécharge gratuitement un concert de Bitty McLean, Sly & Robbie sur
www.bittymclean.com